

# I

## La déchirure

*Nos parents ne nous ont jamais parlé  
de la Shoah, mais l'Holocauste était  
toujours présent, chez nous.*

ZVI BRAND

### Un homme : Fishel Brand

L'histoire commence à Biłgoraj, petit village de Pologne où la communauté juive est très importante. Fishel Brand, le père de Mike, est né en 1903.

Chez les Brand, on est artiste dans l'âme : certains chantent, d'autres jouent de la musique, mais Fishel a hérité d'un don prononcé pour la danse. Il a également un talent bien particulier, celui de siffler tel un oiseau.

Avec un doigt disposé à chaque extrémité des lèvres, il entame gracieusement les grands airs classiques, notamment les valse de Strauss, sur lesquelles il exerce son métier : professeur de danse de salon.

Autant dire que les fêtes sont joyeuses. La musique fait vibrer les cœurs des habitants de ce si joli village. La famille Brand évolue dans un environnement modeste. Fishel grandit au rythme de la musique.

À l'âge adulte, il rencontre une douce et jolie jeune femme. Une romance est prête à éclore.

Fishel Brand est un homme de taille moyenne, au visage rond. Il a de beaux cheveux.

— À l'époque, il fallait apprendre à économiser sur les moindres dépenses de la vie, explique Zvi Brand. Afin d'éviter d'aller trop souvent chez le coiffeur, qui coûtait cher, on se coupait très court les cheveux. Ça tenait plus longtemps.

Fishel est charismatique, bon vivant, drôle et plutôt séduisant. De cette union naît un petit garçon, Jacob. Le bonheur semble s'offrir à eux au grand jour. Qu'ont-ils besoin de plus pour être heureux ? Voir ce petit garçon plein de vie et de joie courir dans le jardin leur apporte des moments délicieux.

Mais un évènement dramatique va secouer leur havre de paix.

Nous sommes à la fin de l'année 1939. Plus rien n'est comme avant. Partout en Europe, la guerre s'installe. Malheureusement, les hommes du village de Biłgoraj n'échappent pas à cette violence immonde : ils sont tous déportés.

— Fishel était professeur de danse de salon et, pendant la guerre, il est engagé comme maquisard polonais auprès de l'armée russe pour combattre le nazisme, confie sa petite-fille, Yona Brant. Il n'a pas été envoyé dans les camps de concentration.

Pour lui, cet éloignement est une grande souffrance, car il n'a aucune nouvelle de sa femme ni de son fils. Les jours, les semaines, les mois et les années qui passent sont alors un véritable enfer.

En effet, au sein de l'Armée rouge, Fishel combat les Allemands sur le front de l'Est, mais sa lutte la plus dure est psychologique : il ne cesse de penser à sa petite famille et espère la revoir un jour.

Lors des multiples affrontements, Fishel a peur. C'est pour lui une période sombre et traumatisante. Ce jeune

soldat découvre un nouveau monde, bien loin de celui qu'il connaissait : les canons qui résonnent sans cesse, les longues nuits d'hiver dans le froid glacial, le manque de nourriture... Mais c'est surtout l'absence de nouvelles de sa famille qui le mine.

— À un moment donné, des rumeurs persistent selon lesquelles l'armée est sur le point d'envoyer ses troupes combattre dans un lieu très dangereux, d'où il ne serait sans doute jamais revenu, explique Yona.

Il pense alors : « Je ne veux pas devenir de la chair à canon. » Afin d'éviter cette mutation, il simule une crise d'épilepsie. Pour imiter les symptômes, il met de la mousse de savon autour de sa bouche et se met à trembler de tout son corps. Il gémit, et on le transporte d'urgence à l'hôpital. Devant la femme médecin, mon grand-père fait mine d'être en crise. Elle prend une feuille de papier et la lui passe violemment près du visage. Fishel a le réflexe de cligner des yeux et de reculer la tête.

Normalement, un épileptique ne ressent rien pendant sa crise. Le médecin se rend donc compte que c'est du théâtre et le questionne sur ses origines.

Fishel ne répond qu'à moitié. Elle esquisse un sourire et dit : « J'ai compris. Vous avez de la chance parce que je suis juive aussi ! » Elle lui délivre une ordonnance pour qu'il reste hospitalisé plusieurs semaines.

C'est sans doute grâce à cette femme que Fishel a survécu. Après les jours d'hospitalisation, il part pour la Sibérie.

Yona ajoute :

— Fishel est un homme habile et débrouillard. Malgré les denrées rares, il arrive toujours à obtenir ce qu'il cherche ou ce dont il a besoin : du charbon, de la nourriture. Lorsqu'il racontait cette période à mon père, il lui disait : « Il y a une chose que je n'ai pourtant jamais pu trouver pendant la guerre : du sel ! Manger sans sel donne une alimentation sans saveur. C'était infect. Je m'en souviens encore. »

Bien plus tard, en septembre 1945, la guerre se termine. Un soulagement pour le monde entier. Depuis le début du conflit, Fishel n'a qu'une idée en tête : revoir sa famille. Elle lui manque, il a besoin de serrer son fils dans ses bras, de le retrouver et échanger cet amour que seul un père peut donner. Il s'empresse donc de retourner en Pologne, dans son petit village de Biłgoraj.

Pendant le trajet, il imagine les retrouvailles ; son cœur se réjouit à l'idée d'embrasser à nouveau sa femme et son fils chéri. Il a tellement pensé à eux pendant ces années de guerre sans jamais avoir eu de nouvelles...

Mais, lorsqu'il arrive dans le petit village, c'est la consternation : Fishel découvre un endroit désert. L'endroit a été rayé de la carte par les bombes allemandes, et tout est en cendres. Il n'y a plus rien ! Le doute ressurgit : « Vais-je retrouver les miens ? » se dit-il.

Fishel se met à la recherche de renseignements. Il erre partout afin de trouver l'information qui le ramènera auprès des siens. Par miracle, il croise quelques rescapés ou plutôt des survivants qui s'étaient cachés. Il apprend de leur bouche l'impossible vérité : l'ensemble de sa famille a été emmené par les nazis, et d'autres sont morts dans les bombardements. Depuis, personne ne les a jamais revus.

Fishel est assommé. Il ne peut pas croire ce qu'il vient d'entendre. Dans ses pensées, il revoit sans cesse son fils, sa femme et les autres membres de sa famille. Dans le brouillard absolu, il espère au plus profond de lui-même revoir les siens. Vivre sans eux est impossible.

Mais il n'est pas question de plonger dans un océan de désespoir. Au contraire, Fishel, fort de ses croyances et de son courage, continue à chercher ses proches. Pour lui, une lumière doit encore briller quelque part. On le dit souvent : tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Il ne baisse pas les bras. Déterminé, il repart tête levée en direction de l'Allemagne. Fishel traverse la Pologne. Dehors souffle un air de

liberté, mais le froid de la guerre glace encore le cœur de chacun.

— Il faut se remettre dans le contexte de l'époque, rappelle Yona. On lui disait : « Tout le monde est mort, il n'y a plus de survivants », mais il n'y avait encore rien qui était noté. Il n'y avait pas de cadavres, donc, finalement, aucune certitude. Fishel espère toujours ! Les rescapés de la guerre continuent à chercher des survivants. Mais, dans l'optique de mon grand-père, il y avait de grandes chances que l'ensemble de la famille soit décédé. Quoi qu'il en soit, il a continué à chercher, car il a voulu concrètement trouver des preuves.

Arrivé en Allemagne, Fishel se dirige vers les centres d'hébergement et les organismes qui s'occupent des survivants. Il lit sans cesse les listes avec l'espoir d'y trouver un nom qui lui serait familier, mais ne trouve aucune trace des siens. C'est le drame, car il se rend à l'évidence que sa famille n'est plus.

Fishel, de train en train, vagabonde dans l'ensemble du pays. Son sens de l'entraide le dirige. Peut-être pourra-t-il être utile aux organismes, aux démunis ?

## Une rencontre étincelante

Fishel se trouve en gare de Pöcking, en Bavière, pour aider les groupes de rescapés à être transférés vers Israël. Autour de lui, des hommes et des femmes en souffrance venus trouver refuge. Toutes ces personnes, sauvées des camps de concentration, sont soignées, mais ces attentions ne couvrent pas les séquelles psychologiques.

L'ambiance est calcifiante. Les pleurs sont les échos constants qui rappellent sans cesse les événements dramatiques. Fishel, entouré de cette atmosphère glaçante, observe avec admiration une jeune femme. Le crâne rasé, le visage rond, elle avance difficilement, une gamelle à la main. Fishel

ne la perd pas des yeux. Il ne peut s'empêcher de la fixer, comme si elle était aimantée. Mais la jeune demoiselle s'effondre sur la neige verglacée.

Sans attendre, Fishel court à ses côtés pour l'aider à se relever. Avec difficulté, elle tourne la tête en direction de Fishel et, faiblement, le remercie. De sa fine bouche sort un léger souffle. Elle est très affaiblie.

Fishel est subjugué. Le regard de cette jeune femme l'a comme envoûté. Maintenant, il sait. Il a conscience qu'il n'est pas venu ici par hasard. Il sait que cette femme va compter dans sa vie. Mais, par timidité, tous deux s'en vont dans leur coin sans se parler.

— Fishel l'a vue au loin. Il l'a trouvée très belle malgré son état, commente Yona. Elle était accompagnée d'un jeune homme qui était chargé par son organisme de faire voyager les rescapés en vue de retrouver des familles. Fishel a senti qu'il devait aller vers elle. Il tend les deux saucissons qu'il a dans ses mains gelées : « Tiens, jeune homme. Prends ça. Je vais m'occuper d'elle. » Le garçon s'exécute et s'enfuit avec le trésor ! Une lueur, comme un sourire, étincelle dans les yeux bleu-gris de la jeune femme. Fishel, avec ses 20 ans de plus, sera son mentor, son sauveur, son amour pour une nouvelle vie. Il se passe des choses étranges pendant la guerre. J'avais étudié cela d'un point de vue psychique. Les grands coups de foudre, les grandes histoires, les naissances, les phénomènes arrivent souvent après un grand choc. À mon avis, c'est ce qui a dû se passer. Le coup de foudre entre Bronia et Fishel est complètement incongru, mais tout à fait explicable au niveau psychologique. L'histoire a commencé là.

Quelques jours plus tard, à la cantine, la jeune femme est attablée pour prendre son petit-déjeuner. Fishel s'approche et lui offre un café soluble et fumant. Elle accepte.

C'est ainsi qu'il fait réellement connaissance avec Bronia Rosenberg, âgée de 23 ans et rescapée du camp d'extermi-

nation d'Auschwitz. Elle a vécu l'enfer. Le dialogue est donc difficile. Il est impossible de parler de la guerre, sinon elle se ferme.

D'ailleurs, elle n'en parlera plus jamais de sa vie. Fishel apprendra que Bronia est née le 16 juillet 1923, à Lodz. Fille de riches industriels juifs polonais propriétaires d'une usine de chaussettes et de bas de soie, elle a eu une enfance heureuse avant que l'horreur surgisse. Elle a perdu toute sa famille.

Autour de cette table, l'échange entre Fishel et Bronia est surréaliste. Une énergie fusionnelle s'installe entre les deux orphelins de la vie.

— Bronia et sa famille ont été déportés dans les ghettos de Lodz et, ensuite, il y a eu des séparations, explique Yona. Dans les ghettos, on faisait travailler les hommes, puis on les fusillait. Les enfants étaient souvent gazés ou envoyés dans les camps de concentration. Comme ma grand-mère était jeune, elle a été envoyée avec sa mère dans les camps de concentration à Auschwitz. On l'a séparée de son père, Moshé, et de son frère, Avraham. C'étaient les femmes d'un côté et les hommes de l'autre.

Un matin, Bronia, du haut de la fenêtre de son dortoir, a vu son père se faire fusiller dans la rue et jeter dans un camion. Quant à son frère cadet, malheureusement, elle n'a jamais su ce qu'il était devenu.

Yona poursuit :

— J'ai fait des recherches pour savoir ce qui était arrivé au frère cadet de Bronia. J'ai retrouvé sa trace en 2006 dans des registres. Malheureusement, il s'avère qu'il avait été envoyé dans les camps de Chelmno. À 60 kilomètres au nord-ouest de Lodz, Chelmno faisait partie des premiers camps d'expérimentation avant la mise en place des camps d'extermination comme Auschwitz et Treblinka.

Chelmno fut utilisé de décembre 1941 à septembre 1942, puis en juin et juillet 1944, faisant plus de 150 000 victimes.

À ce moment-là, ce lieu se distingue des autres camps d'extermination par l'absence de chambres à gaz. La mise à mort s'effectue à l'aide des gaz d'échappement de camions spécialement aménagés.

En fait, il y avait des camions mobiles. Les nazis leur demandaient d'aller à l'intérieur se laver en leur donnant un savon, puis ils gazaient et mesuraient avec un chronomètre la durée de la mise à mort.

Bronia ne l'a jamais su, mais elle a sûrement dû le sentir. Toute sa vie, elle est restée avec ce doute que son petit frère soit vivant. Avraham est né en 1926, il a dû disparaître en décembre 1941. Il n'avait que 15 ans.

Leur mère, Taube Rosenberg, est morte de faim sous les yeux de Bronia dans les camps de concentration. Bronia a survécu grâce à une femme qui l'a aidée en la prenant sous son aile.

— Cette dame s'appelait Clara Rosenberg. C'est un pur hasard que ce soit le même nom de famille que celui de Bronia. Avant la guerre, Clara était pianiste. C'était une femme du monde, à la voix très grave, grande physiquement, un peu dans le style de Barbara. Elle était très intelligente. Quand Taube, la mère de Bronia, est morte dans les bras de sa fille, Clara était à côté, et mon arrière-grand-mère a demandé à Clara de prendre soin de sa fille, promesse qu'elle a tenue. Clara avait trouvé un moyen pour subsister dans les camps de façon très intelligente. Avant la guerre, elle sortait beaucoup ; elle allait à des concerts et voyait énormément de monde. Elle a reconnu la chef nazie du camp. Elle savait donc qu'elle était danseuse, qu'elle fréquentait les soirées mondaines. De plus, elle avait entendu aussi que cette femme était folle amoureuse d'un homme, mais que ça ne se passait pas très bien. Clara a donc profité de toutes ces informations en se faisant passer pour une médium auprès de la chef nazie. Elle s'est d'abord servie des rumeurs et des bavardages qui circulaient dans les camps.